

Jacques Réda

Sur la route de La Fontaine

Le 23 août 1663, partant de Paris pour Limoges où il accompagnait M. Jannart, son oncle par alliance exilé à la suite des remous de l'affaire Fouquet (on voit par là que le limogeage a des titres d'ancienneté), Jean de La Fontaine entreprit le plus long voyage de toute sa vie. Le récit s'en est conservé dans les lettres qu'il écrivit alors à sa femme, et qui jalonnent les différentes étapes de son parcours. « *La fantaisie de voyager*, note-t-il dans la première, *m'était entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentiments de l'ordre du roi. Il y avait plus de quinze jours que je ne parlais d'autre chose que d'aller tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne, et j'étais honteux d'avoir tant vécu sans rien voir.* » C'étaient des ambitions modestes. Mais bien sûr il y a voir et voir, et cette incuriosité ne choque pas de la part du promeneur inspiré de tant de fées : *Psyché, Astrée, Adonis, Le Songe de Vaux...*

*A quoi bon franchir une lieue ?
Cè qu'on nomme aujourd'hui banlieue
Ou le moindre jardin suffit
Pourvu qu'en un rêve on s'y plonge.
Mais nul besoin même d'un songe
Pour être d'un songe ravi,
Car ainsi qu'un rêve qui dure
Nous persuade enfin très bien
D'être la veille toute pure,
La veille alors songe devient.*

Que voit La Fontaine en voyage ? Encore de ces tableaux dont la merveilleuse ordonnance transfigure la réalité :

*« Belles maisons, beaux parcs, et bien plantés,
Près verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde. »*

A l'occasion mêlée de potins où se retrouvent la matière et la malice de certains de ses *Contes*, la conversation l'occupe aussi longtemps qu'il ne cherche pas la solitude, y perdant quelquefois la notion de l'heure et du lieu. Il se peint au naturel dans ces lettres au reste fort connues, et qui possèdent un charme auquel on ne saurait ajouter. Je souhaite seulement donner le goût de les relire. A quoi je m'employai récemment sur un itinéraire qui, presque par hasard, coïncidait pour plus de moitié avec celui de l'auteur des *Fables*. D'où cette idée un peu présomptueuse, au regard de sa gloire et du temps qui ne rebrousse jamais, de lui adresser à mon tour quelques lettres familières. Elles trouvent leur excuse dans une longue et

admirative affection et, si je les publie, c'est que leur destinataire absent survit, je pense, en chacun de nous. Peut-être s'étonnera-t-on qu'après trois cent vingt-trois années, je n'aie pas fait davantage état de grands et divers changements. Mais que vouloir apprendre à une ombre, et d'ailleurs qu'est-ce qui a changé ? Beaucoup moins pour l'instant les paysages que la façon dont on les regarde, et le plaisir que l'on en attend. Certainement pas cependant l'art d'un poète, assez parfait pour échapper même aux pièges de la perfection, et dont la route demeure ainsi pour nous celle d'un apprentissage.

Clamart, le ...

Monsieur,

Bien que ce soit un sujet intime dont il est sans doute indiscret de vous entretenir, je vous dirai que ma fille, encore enfant, s'imaginait que le vent était produit par le frémissement des feuilles des arbres. De là, pensais-je tout à l'heure en suivant la lisière du bois, à croire que le mouvement de nos affaires et de nos passions provoque celui du monde, il n'y a qu'un pas. N'est-ce pas l'illusion des poètes ? Il leur semble en tout cas que leurs vers, en le mesurant, peuvent soumettre au moins le temps (qui n'est qu'une masse obtuse, un bœuf tout occupé de tirer droit et régulièrement son sillon) pour le rendre aux imprévus et délicatesses de l'harmonie. Or ils y parviennent quelquefois. De beaux vers, et dont la beauté résulte autant de l'art que du sensible, c'est-à-dire d'une disposition ingénue et probe de l'émotion, de beaux vers bruissent exactement comme les feuilles de ces arbres auxquels obéit le souffle. Ils engendrent aussi bien la brise que la tempête, mais l'univers se plie à leur paisible domination. Ou plutôt s'ouvre-t-il plus pur et désencombré sous leur haleine, et tel qu'on voudrait indéfiniment s'y mouvoir. Ainsi dans les jardins qu'on dessinait à votre époque : la nature s'y met en ordre et chante comme la langue dans les vers.

*« Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,
Les Nymphes des jardins loueront incessamment
Cet art qui les savait loger si richement. »*

Certains poèmes ont la majesté naturelle et savante de tels jardins. Ce sont de larges allées dont le spectacle simplifie le cœur et sans bouleversement l'exalte, et où la marque de l'industrie humaine s'accorde avec des agents plus mystérieux. Il est agréable d'en garder dans les ressers de la mémoire.

*Alors à volonté leur plan se redéploie
Et leur aile revient nos lèvres effleurer,
Non comme le milan palpite sur sa proie
Mais, impalpable, mordoré,
Portant miel et couleurs de la bouche aux oreilles,
« Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles ».*

On les range en soi comme la jarre d'une Pandore bienfaisante : ouverte, ne s'en échappent que douceur et consolation. Mais elles contiennent aussi l'unique et trompeur antidote que Zeus, par surcroît de perfidie, y avait placé. Et certes souvent un beau vers ne nous ôte pas plus de l'angoisse de vivre que ne nous secourt l'espérance à l'article de la mort. Je ne sais pas en pareille extrémité de quel soutien serait la poésie.

*Comme il s'aventurait un soir hors de son bois,
Un blaireau, tamponné par une automobile,
Roula jusqu'au fossé, rompu dans six endroits,
Perdant son sang avec sa bile.
Une grive attardée au sommet d'un ormeau
Avait vu l'accident et, sur le coup, émue,
Ne trouvant pas de mot
Ni comment soulager la victime étendue
Dans son pelage noir et blanc,
Jugea bon de faire semblant
D'être lyrique ainsi que souvent sont les grives.
Et la voici qui trille et module son chant
Afin de consoler l'autre déjà touchant
Aux ténébreuses rives.
Mais lui dans un sursaut de rage : « Tu me prives
Du respect que l'on doit à ceux qui vont sauter
Le pas : ton ode m'importune
Et vient redoubler l'infortune
D'avoir à désapprendre en hâte de trotter
Dans la douce sauvagerie
Où pour ma maisonnée honnêtement nourrie
Naguère valeureux et libre je tuais
Les autres imprudents pris par la flânerie.
Tais-toi donc, je t'en prie. »
Puis il meurt en silence au bord des bois muets.*

On aimerait bien avoir assez de vaillance pour rester poète jusqu'au bout. Car si les plus beaux vers ne peuvent pas apaiser une agonie, sont-ils autre chose qu'une distraction frivole à l'image de tout le branle humain ? Rien n'importe en effet à qui va perdre, avec le goût du sel et le tendre enveloppement du jour, la parole qui le fait homme, pourtant, comme si déjà malgré son épouvante il se résignait à prendre le parti des pierres sans voix. La prière... J'ai relu, Monsieur, les rares poésies religieuses qui nous restent de votre œuvre — la paraphrase du Psaume XVII, et celle du *Dies irae* qui tombe on ne peut mieux dans ce propos. Mais supposé qu'un mourant prête l'oreille à cette *prose*, ou se la récite intérieurement, n'a-t-on pas des raisons de penser qu'il s'attache au sens redoutable plutôt qu'à l'art qui l'a fixé ? C'est toutefois le moment de dire que l'un ne va jamais sans l'autre, et que le pouvoir du *Dies irae* tient dans l'âpre nudité de ses strophes assenant chacune trois fois leur rime comme un rude bâton de pénitent, comme un grelot lugubre au bout des vers qui dodelinent à petits pas retenus sur la pente inévitable, dans la crainte et la honte, et la douleur. Mais quand vous écrivez (dans votre version du Psaume) :

*« Et mon esprit touché des horreurs de ma vie
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort »,*

Dieu sait comment parmi ces horreurs, ces maux, l'enfer et la mort même, soudain notre cœur se desserre, la poitrine se redilate, nous retrouvons une souplesse de reins et une vigueur de jambe qui, nous tirant des fatales sévérités, nous entraîne à nouveau dans des jardins consolateurs bien qu'un peu sombres.

Pardonnez-moi. Je ne voulais pas descendre à des considérations si pénibles, qui certainement vous eussent déplu :

*« Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort. »*

Mais je recevrai peut-être un jour de vos vers pour viatique, comme dans cette solitude où, songeant à bâtons rompus, je les prends pour révélateurs de vos empreintes que plus de trois siècles ont effacées. Et je me félicite avec vous d'avoir *déjà fait trois lieues sans mauvais accident*. A dire vrai j'ai perdu le timbre de ma sonnette. *Mais, comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs*, il en ira comme pour l'épée rompue de M. Jannart (*nous avons trouvé qu'aussi bien elle était trop longue, et l'embarrassait*), puisque cet accessoire, bloqué sur son support depuis longtemps, ne me rendait plus aucun service. Un cahot l'en a fait sauter et, après quelques bonds cristallins en travers de la route, le petit carillon est allé se nicher dans l'herbe où il fulgure toujours, telle une note devenue goutte de lumière.

*Sur la route du Limousin,
Clamart où vous fîtes étape
(J'y viens quelquefois en voisin :
Vous aviez le temps ; il m'échappe),
Clamart, Monsieur, a bien changé
Et vous y seriez étranger.
On n'y trouve plus à cette heure
Les pâturages ni le beurre
Dont vous avez aimé le goût,
Et, des beaux jardins qu'entourèrent
Des bois profonds, l'itinéraire
S'est perdu — non pas tout d'un coup,
Mais pas à pas sous des clôtures
Subdivisant patiemment
Cet espace noble et charmant
En petites horticultures
Autour de pavillons mesquins
Où, derrière leur jalousie,
Des yeux crûment républicains
Guettent tout sauf la poésie.
Mais la montagne de Meudon
Où misanthrope je m'exile
Vous offrirait encore asile
Et de doux instants d'abandon.
Puisque — vous l'avez dit vous-même —
(Le sommeil est un élixir
Qui régénère le poème)
Vous passâtes plus d'un troisième
De votre séjour à dormir.*

Monsieur,

Il me faut renouveler les excuses de ma dernière lettre, parce qu'elle était morose, et en anticipant sur la teneur de celle-ci. Car comme je traversais l'ennuyeuse Beauce...

Mais je ne vous suivrais pas entièrement sur ce point. Vous rouliez en carrosse ; je circule à l'air libre encore plein de la poussière odorante des moissons, et j'aime ces gros villages, ces fermes établis comme des forts dans une immensité pareille à la mer que vous n'aurez jamais vue. Ce dont je ne cesse de m'étonner et de faire reproche au destin

*Qui, vers le milieu de votre âge,
Vous accorda pour tout voyage
(Même en ce temps ce n'est pas trop)
Limoges via Châtellerault.*

Il me manque en effet le plaisir de vous imaginer un peu désemperruqué dans le grand vent sur une grève,

*Et d'entendre comment cet énorme soupir
Que regonfle sans fin le souffle de Neptune,
Comme un dormeur cherchant pose plus opportune
Fût devenu poème en train de s'assoupir.*

Donc, dans les environs d'Étampes, il me revint que bien avant d'avoir gratté le drap ni encore embrassé le cilice, vous avez senti les atteintes d'un mal qui nous prend sur le tard et nous pousse tout au bord des hontes et du désenchantement :

*« Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre... »*

Ce ne sont que trois vers sur la centaine que vous offrez, vingt ans après cette trotte, à Madame de la Sablière dans un Discours que je connaissais par cœur (il est fâcheux que l'Académie n'en entende plus beaucoup de semblables), et que ma mémoire n'a pas tous retenus, encore que chacun vaille de l'être. M'en irais-je, moi, du souvenir ? C'est une distraction comme une autre, et qui devrait vous trouver compréhensif. Mais réciproquement quel poète (à plus forte raison de ceux que l'oubli des hommes punira bien autant que la colère de Dieu) n'est avec vous tenté de se dire, en ce tournant de la vie où soudain le lâche un cœur que la prosodie a musclé :

« Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains »,

Ou bien :

*« Que me servent ces vers avec soin composés ?
(...)
Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans... »*

Un vain bruit ! J'en tomberais d'accord pour mes feuilles, venues en leur saison, et sous lesquelles je m'égosille encore parfois comme un vieux merle qui, les voyant jaunir (mais bon nombre déjà jonchent la terre, roulent sous la semelle des passants), tient pour comptant leur or qu'un soleil pâle idéalise, et se figure un printemps tout neuf. Mais vous, Monsieur, et quand même au regard de l'éternité ce serait fort peu que trois siècles, votre « vain bruit » les a traversés, et parmi tant d'orages, qu'on doit bien toujours en convenir : un « vain bruit » se fût évanoui sans laisser de trace, alors que du murmure exquis de vos vers presque rien ne s'est perdu. Mais aurais-je la capacité merveilleuse de vous en assurer, de remonter le temps jusqu'à la minute où, dans votre âme, le doute se sera cristallisé comme dans un rein la pierre qui fait souffrir, je ne me flatte pas de vous opérer d'une modestie profonde et si touchante :

*« Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours... »*

Qu'une telle dissipation n'ait pu vous dissiper comme un nuage, voilà qui nous met sur le chemin de comprendre sa vérité. Elle n'est pas toute dans les commodités qu'elle procure,

*Car s'il est d'un vif agrément
D'aller, venir, et puis encore,
A tout moment,
Comme un oiseau vole et picore
Prendre son bien au gré du vent,
Il faut bien, pour qu'on apprécie
Ce spectacle mouvementé,
Que naturel et minutie
Secondent la légèreté,
Et que l'art de l'acrobatie,
Invisiblement réussie,
Laisse entrevoir sa gravité.*

Or sinon dans ces contes que vous avez reniés, comme si le dévot tardif avait eu plus de goût que l'irréprochable poète, ou dans certains hommages de cour que la bassesse de notre époque assimile, pour mieux s'en juger quitte, à de plates compromissions : où que vous aient conduit l'indolence et la fantaisie — l'apparence que vous en donniez — vous avez constamment touché notre langue au plus vif, au plus juste, au plus sensible, en savant de cette volupté. Et qui ne l'entend pas rêver et se réjouir encore de vos assiduités délicates, mais se plie religieusement aux lois d'une frugalité pompeuse ou d'une imaginaire liberté, celui-là me fait songer au chat d'une fable que votre mansuétude, peut-être, me passera.

*Au cœur d'une forêt épaisse,
Vivait en sainteté
Un chat (si l'on songe à l'espèce,
Le cas valait d'être noté)
Qui se plaignait en camarade*

*A l'insaisissable coucou :
 Vous compliquez ma promenade,
 Lui disait-il. De n'importe où,
 Et d'un instant sur l'autre,
 Votre appel fuse : est-ce le vôtre
 Ou celui d'un de vos cousins ?
 Comment deviner où vous êtes ?
 Vous tromperiez hommes et bêtes
 Moins assurés que moi du cours de ces chemins.
 Mais — répondit l'oiseau — la chose
 A cet avantage pour moi
 Que jamais elle ne m'expose
 A tenter plus qu'on ne le doit
 La vertu d'aucun être ;
 Et, pour vous qui croyez connaître
 La forêt sur le bout du doigt,
 D'en faire aimablement paraître
 — Chantant ainsi de tout côté —
 Le mystère et l'immensité.*

Hanter ce territoire de notre langue vaut bien d'avoir franchi les mers. J'y vois l'explication d'une souriante indifférence au besoin si commun de bouger. Sans doute,

« Ne pas errer est chose au-dessus de mes forces »,

mais on vous entend bien, et mieux lorsque vous avouez :

« moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse »,

car ce sont deux propositions qui ne se contredisent pas.

*En barque sans voile, ou navire,
 Au danger même qu'il chavire,
 Un poète doit dériver
 S'il veut quelque jour arriver
 Aux bords qu'une brume enveloppe
 Et que peut garder un cyclope
 Qui fera de lui son repas.
 Cependant dès les premiers pas
 Hors de sa fragile nacelle,
 Croyant que peut-être il chancelle
 Ou va se rendormir, il sent
 Le sol qui va s'affermissant,
 Dont le relief suave ondule
 En rythme et l'emporte, incrédule
 Mais si prompt à s'émerveiller
 Qu'il lui semble enfin s'éveiller,
 Tandis que paisible il respire
 Ou ronfle sous quelque bosquet,
 Dans le mélodieux empire
 Où son désir le convoquait.*

Je vous vois presque tout entier dans cette délicieuse incertitude. Comme dans le *Songe de Vaux* (« *A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux que tout ce*

qui s'offre à mes sens me semble réel ; j'oublie le dieu du sommeil, et les démons qui l'entourent ; j'oublie enfin que je songe ») ; comme quand à près de soixante-dix ans vous voilà dérouté de nuit sous la pluie, à cheval, *comme un idiot*, à cause des yeux d'une demoiselle de quinze *qui m'occupait tellement que je ne songeais ni à l'heure, ni au chemin* ; comme sur le pont d'Orléans (est-ce le même ?) auprès duquel j'achève cette lettre, et où je viens de voir (mais peut-on l'appeler le même ?) se coucher le Soleil dont vous avez admiré la pompe un soir de l'été 1663.

*Mais depuis cet observatoire,
On n'aperçoit plus sur la Loire
De ces voiles en majesté
Qui soudain vous ont transporté
(A Saint-Cloud, Orléans, Charonne,
Le songe aussi nous environne :
Il suffit d'un œil exalté)
Du fleuve d'or et de sinople
Dans le port de Constantinople.*

Amboise, le ...

Ne croyez pas, Monsieur, que ces songeries m'ont empêché d'ouvrir les yeux et les oreilles. Je ne vous ai pas quitté, et me demande à quoi rime ce soin d'écrire tant il me semble que je soliloque à deux pas de vous, écoutant les propos et controverses dont s'amuse vos compagnons : *point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours, et qui chantait très mal. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse...* Encore qu'en un point je vous approuve (*ce serait une belle chose que de voyager, s'il ne se fallait point lever si matin*), le trajet a été plaisant. Je me rappelle même sans déplaisir cette étape assommante de Bourg-la-Reine où *nous attendîmes près de trois heures*, et où (c'était un dimanche), *pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire) nous ouïmes une messe paroissiale... De bonne fortune pour nous, le curé était ignorant et ne prêcha point*. Vous cherchiez vainement aujourd'hui cette église, mais le donjon de Montlhéry existe toujours, comme la dernière dent de la mâchoire qui tint jadis Paris dans son étau et croqua plus d'un téméraire. Le temps, qui en a fixé l'orthographe, a privé du même coup les poètes d'une commodité. Car *est-ce Montlhéry qu'il faut dire, ou Montlehtëry ? C'est Montlehtëry quand le vers est trop court, et Montlhéry quand il est trop long*. Faute d'assez d'arbres, peut-être, on ne rencontre plus de brigands dans les bois de Torfou. Mais, à bien peu de distance, on élève à Saint-Vrain des tigres et des lions. A propos de bêtes, bien des auberges du parcours possèdent encore de convenables colonies d'insectes. A Saint-Dyé, *la comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher ; je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse*. On avait dîné à Cléry. Dans le moment de passer à table, quelqu'un dut bien s'apercevoir de votre disparition et fit retarder un peu le service. On vous vit enfin arriver comme si de

rien n'était. Vous aviez visité la collégiale, admiré le tombeau monumental de Louis XI,

*« Je lui trouvai la mine d'un matois ;
Aussi l'était ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelques points suivie »*,

et, au sortir de cette église, dites-vous, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre ; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner, et, m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

Une chose m'étonne, c'est qu'à Saint-Dyé vous n'avez pas senti la moindre curiosité pour le château de Chambord (l'affaire de deux lieues, aller-retour), et que Chenonceaux ne vous ait pas détourné d'Amboise où, il est vrai, retenu par la contemplation de la vue (*elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense ; l'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde*), une stricte fidélité, qui marche en vous avec l'étourderie, vous arrêta aussi devant la porte du cachot où le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment des beautés de ce large paysage :

*« Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil... »*

On aimerait avoir dans le malheur un ami capable d'une constance aussi courageuse et d'une telle noblesse dans la compassion.

C'est ici, Monsieur, que nos routes se séparent. La mienne continue vers Angers. Il m'aurait plu de vous suivre encore, de rencontrer l'étrange convoi de héros guzmanesques et de Philis d'Égypte qui venaient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles les douégnas détestables à proportion...

*Car nos romanichels sont tristes
Et ne dansent que rarement.
On les prendrait pour des touristes
Au coup d'œil parfois alarmant.
Ils n'ont plus d'aras ni de singes,
Ni de roulottes aux couleurs
Brillantes, et pendent leurs linges
A l'écart, comme des voleurs,
Alors que c'est eux qu'on dépouille
De l'espace, leur seul trésor,
Et de leur destin : la vadrouille
Par nuits de soie et matins d'or
Dont l'éclat encore subsiste*

*Sur la joue et dans le regard
D'enfants offrant comme une ciste
Un panier made in Zanzibar.*

Et puis j'aurais aimé revoir Richelieu que je visitai l'année dernière, du moins la ville et le parc puisque le château a disparu. La richesse et la minutie de la description que vous en avez donnée m'auraient d'ailleurs fait craindre un froid devant ses splendeurs. Vous le dites vous-même : *il y a tant d'or qu'à la fin je m'en ennuyai*. Quant à son trésor de peintures, on peut toujours aller le voir au Louvre à présent. Mais quelle ville étrange, encore à moitié prisonnière de la tête qui l'a pensée, posée là bien à plat en carré comme un théorème de brique et de pierre, au milieu des prairies spongieuses qui l'absorbent insensiblement. Si bien que l'équerre de Lemerrier n'y retrouverait plus ses angles droits qui se débloquent, rompent l'alignement un peu houleux des toits et des fenêtres glissant de travers sur les façades comme des lunettes le long d'un nez. C'est beau comme le décor non démonté d'une pièce qu'on ne jouera plus, mélancolique et fascinant comme un coron de notables bâti sur le modèle de la place des Vosges, ou Royale si vous préférez. Enfin c'est une image de ville ou bien une ville d'image, où rôdent la laryngite chronique des poules, l'odeur fondamentale de la bouse et des champignons. Mais le ciel y flotte comme un satin déchiré de mille trompettes, et l'on entre à pied sec dans son parc comme sous une vague géante qui se suspendrait.

On voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plaindrais extrêmement à avoir une aventure amoureuse ; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes. A midi véritablement on y entrevoit quelque chose,

*Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit et n'est pas encor jour.*

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées... A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers...

Peu importe que la gloire du grand Armand en ait été le thème, et qu'ils ne soient pas de vos meilleurs

*(« Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix :
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois »),*

car c'est à cette *puissance secrète* que je m'arrête, à ce penchant qu'elle éprouve pour l'entre chien et loup, le clair-obscur, l'endroit douteux où une lumière indécise rencontre de vagues ténèbres. Et la voici qui glisse une main hardie et troublante près de notre cœur, et d'émotion l'on est saisi de ce doux hoquet rythmique.

*Faut-il croire qu'un dieu, profitant de cette ombre
Et du relâchement de notre attention,
De même que l'on cède à la tentation
Nous séduit aux rigueurs capiteuses du Nombre ?
Et comment, quand ce dieu du caprice le fuit,
Un poète, au versant assombri de son âge,
Ne penserait-il pas que, d'ombrage en ombrage,
Il a perdu ses jours à courtiser la nuit ?*

Mais je ne dois pas retomber dans les morosités de ma première lettre. N'avais-je pas à mon tour rimé sous les feuilles amicales et disertes de Richelieu ? Et je le voudrais encore.

*Serais-tu la figure aimable d'un démon,
Viens encore une fois, rien qu'une, de quel nom
Qu'on t'appelle, puissance (et ce fut grâce ou muse,
Ou dieu, voire désir dont le jeu nous abuse,
Comme si d'un ciel d'âme impalpable neigeaient
Ces gros émois de mots bouillonnant d'une écluse
A l'autre au plus profond de notre obscur trajet),
Reviens et luis distinctement dans la clarté confuse.*

Cependant, même à Richelieu, je ne choisirais pas de célébrer ce cardinal à barbe en pointe et calotte rouge et, connaissant l'effet désastreux des éloges sur les poètes de bonne étoffe, je ne chanterai pas non plus maintenant La Fontaine qui n'a guère besoin des miens. Mais puisque votre chemin vous en écarte, alors que je ne quitte pas son cours,

*« Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux »,*

c'est à la Loire que j'enverrai pour finir un hommage, comme un mince affluent de celui que vous lui avez rendu.

*Car rien ne parle à nos cœurs périssables
Comme un fleuve qui toujours fuit
Mais qui tantôt rompant son lit de sables
Et tantôt pris d'un clair ennui,
Toujours revient identique à lui-même,
Autre pourtant de pont en pont
Comme la rime aux détours d'un poème
Appelle autant qu'elle répond.
Mais aucun n'est plus digne de mémoire,
Et jadis on l'eût dit sacré,
Que celui-là qui, dans son nom de Loire
Arrondi comme un ciel nacré,
Déjà s'évase et, du Puy jusqu'à Nantes,
Avec un flot d'ample procès
Et là des eaux soudain tourbillonnantes,
Écrit une phrase en français.
Mais nous passons. Nos villes et nos fables,
Nos hymnes au plus pur accent
Passent et sont choses moins saisissables
Que ces ondes qui vont passant
Du fond des temps mais sans cesse plus neuves,
Miroir du temps qui s'accomplit.
Et l'on ne sait si de nos pas les fleuves
Sont le souvenir ou l'oubli.*